

fort naturelle. Il n'étoit donc ni nécessaire, ni même utile, que la Grande-Bretagne fit, à grands frais, un armement si considérable pour défendre un Allié qui ne couroit aucun danger, & à qui les bons offices des Amis mutuels procuroient déjà une sûreté suffisante. Plur à Dieu que cet armement ne fût qu'inutile ! Mais on ne pouvoit rien exécuter de plus préjudiciable au Commerce de toute l'Europe, par les tristes suites qu'il aura, même contre l'intention de ceux qui l'ont souhaité & procuré. Cet objet mérite d'être un peu développé.

Dans le tems que ce dessein a été formé, on étoit occupé à Cadix à équiper la Flotte pour la Nouvelle-Espagne. Chacun sçait que la charge qu'elle y porte, est un dépôt auquel toutes les Nations s'empressent de contribuer & de prendre quelque intérêt, pour avoir part aux grands profits que produisent les retours des capitaux qu'on y a employés. Un des plus grands motifs de la confiance qu'ont les peuples à mettre leur bien dans cette sorte de négoce, c'est la bonne intelligence qu'ils voyent entre les Cours Espagnole & Britannique. Persuadés qu'ils n'ont rien à craindre pour leurs effets que les vents, les tempêtes, & les autres accidens de la mer, ils se livrent avec moins d'inquiétude & de réserve à un Commerce dont ils connoissent les grands avantages. Ceux qu'ils en retirent influent sur les autres parties du négoce à proportion ; & les choses demeurans en cet état, il se fait une heureuse circulation de biens en Espagne, & chez toutes les Nations où le Commerce est florissant. Mais il est du Corps politique, comme du Corps humain. Dès que la circulation s'arrête en quelque partie considérable, la langueur, & même les maladies aiguës ne manquent point de survenir.